

Dire et ne pas dire
Les récits de captifs germanophones et les
cérémonies de retour

Une version modifiée de cet article vient d'être publiée, sans mon autorisation, dans l'ouvrage collectif dirigé par François Moureau aux Presses de la Sorbonne (*Captifs en Méditerranée. Histoire, récits et légendes*, Paris: PUPS, 2008).

La forme et la teneur du texte ayant été considérablement altérées, sans que j'en sois informé d'aucune façon, et les éditeurs ayant refusé d'en suspendre la parution, je publie ici l'original de cette étude.

Dire et ne pas dire

Les récits de captifs germanophones

et les cérémonies de retour

Lorsque Moïse descendit du mont Sinäï vers le peuple d'Israël, il leur transmit les paroles de Dieu: «C'est moi le SEIGNEUR, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude. »¹ C'est ainsi que commencent les dix commandements. Et ce sont ces paroles que tout chrétien devait se rappeler lorsqu'il était fait captif et emmené dans «la maison de servitude» en pays barbaresque. Réduit en esclavage, il arrivait dans un monde où un dieu faisait la loi avec la même exclusivité que celui des chrétiens. La menace qui pesait lourdement sur lui n'était pas celle du péché, en revenant à des habitudes polythéistes, contraires à ce que stipule l'autre phrase du premier commandement « Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi »,² mais d'avoir un autre dieu à la place de Dieu, non moins exigeant que le sien, et de devenir ainsi renégat.

Avec l'avancée de l'islam, la «terra Aegypti» du temps d'Israël et de l'Ancien Testament avait pris une toute autre dimension, et les terres que les Turcs gagnaient sur la chrétienté du XIV^e au XVI^e siècle y ajoutèrent encore beaucoup de nouvelles maisons de servitude. Ainsi n'est-il pas étonnant de lire qu'en 1610, un esclave revenu après trois ans de captivité, passés en Egypte et à Constantinople, intitule son récit «Aegyptiaca Servitus».³ La ré-

¹Ex 20, 2 : « Ego sum Dominus Deus tuus qui eduxit te de terra Aegypti, de domo servitutis. »

²Ex 20, 3 : « Non habebis deos alienos coram me. »

³Michael von Heberer. *Aegyptiaca Servitus. Das ist Warhafte Beschreibung einer Drey-jährigen Dienstbarkeit So zu Alexandrien in Egypten ihren Anfang und zu Constantinopel ihr Endschaft genommen [...]*. Heidelberg 1610. A la fin du XVII^e siècle, le récit de Nicolaus Schmidt se réfère aussi à l'Egypte où l'esclave avait été emmené, mais le premier commandement n'est plus évoqué: *Kurtze und wahre Beschreibung der Fünffjährigen harten Gefängnis Welche Nicolaus Schmidt [...] unter den Türcken beydes zu Constantinopel und dann auf denen Reisen so er nach Egypten und andere Orte als ein Slav zu Wasser und Lande thun müssen erbärmlicher Weise in Eisen und Banden außgestanden [...]*. Leipzig 1684.

férence implicite au premier commandement suggérait dès l'entrée un sort douloureux subi dans un monde hostile à Dieu, payen comme jadis celui du pharaon.

Ce qui y attendait le captif ne faisait pas l'ombre d'un doute, c'était le pire. Comment pouvait-il en être autrement puisque – pour citer avec Martin Luther une voix qui savait bien se faire entendre de son temps – le Turc était tout simplement « le diable vivant ».⁴ Ceux qui partaient par mer ou par terre vers des régions où le risque de finir entre les mains de si terribles ennemis était grand, savaient ce qui les attendait, et ceux qui les voyaient partir le savaient bien aussi. Les tracts de la propagande anti-turque avec leurs impressionnantes gravures sur bois montrant des chrétiens couverts de chaînes, des enfants empalés et d'autres atrocités, le leur détaillaient on ne peut plus crûment. Et il y avait les récits que les esclaves revenus dans leurs pays publièrent pendant des siècles, récits qui décrivaient les tortures physiques et psychiques subies, les plus fortes étant les pressions faites sur le captif pour qu'il abandonne l'hérétique croyance en Jésus-Christ, homme et fils de Dieu, et devienne un fidèle d'Allah.

Le moment du retour était donc marqué par un grand point d'interrogation. La question que tout le monde se posait était de savoir si le libéré, revenu de l'enfer turc, avait, oui ou non, renié son Dieu et trahi sa foi. Si le captif qu'on entraînait en terre d'esclavage entraînait dans ce que nous avons appelé « L'aire du soupçon »⁵ – les corsaires, friands de rançon, essayant de connaître le rang social de leur prise humaine dans son pays, etc. –, il était de nouveau soupçonné, par les siens cette fois, après sa libération, et devait prouver qu'il était resté inébranlablement fidèle à sa religion.

Une telle problématique si capitale pour la réintégration ne pouvait pas ne pas être capitale aussi pour les récits de captivité faits oralement et pour leur rédaction. Dans l'analyse des textes, nous devons être particulièrement attentifs aux stratégies d'écriture dictées, en dernier lieu, par la volonté de se

⁴Martin Luther, « Vom Kriege widder die Türcken » [1528], in *Werke*. Weimarer Ausgabe, Weimar 1883, t. 30, 2, pp. 107-148, ici p. 126: « [...] wie der Papst der Endechrist, so ist der Türck der leibhaftige Teuffel. » Voir aussi du même « Eine Heerpredigt widder den Türcken » [1529], pp. 160-197.

⁵Cf. notre article « L'aire du soupçon. Les récits de captivité en langue allemande (XVI^e-XIX^e siècles) », in Anne Duprat & Emilie Picherot (dir.), *Récits d'Orient dans les littératures d'Europe (XVI^e-XVII^e siècles)*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008, pp. 185-200.

laver de tout soupçon et de pouvoir vivre de nouveau en paix parmi les siens. Dire ou ne pas dire, voilà la question qui se posait à chaque ancien esclave qui racontait ses aventures. Sa réponse tient plutôt de l'esquive, comme nous allons le voir, celui de « dire et ne pas dire » ou de « dire pour ne pas dire ».

* * *

Turc dans son coeur ou la fête à Giuseppe. – Lorsque Montaigne arrive pendant son voyage en Italie aux bains Della Villa, une localité dans les environs de Lucques, on lui raconte un « accident mémorable ». Un habitant du bourg du nom de Giuseppe avait été pris en mer par les Turcs :

Pour se mettre en liberté, il se fait Turc, fut circumcis, se maria là. Estant venu piller ceste coste, il s'eloigna tant de sa retraite que le voilà, avec quelques autres Turcs, attrapé par le peuple qui s'estoit soulevé.⁶

Giuseppe a recours à un stratagème qui lui réussit : « Il s'avise soudain de dire qu'il s'estoit venu rendre à esciant, qu'il estoit chrétien ». Alors, « mis en liberté quelques jours après »,

Notre Giuseppe fut festoïé d'un checun, reçu en l'église à abjurer son erreur, receut le sacrement de l'évesque de Lucques, et plusieurs autres serimonies : [...].

Tout semblait être rentré dans l'ordre chrétien des choses,

mais ce n'estoit que baïes [tromperies]. Il estoit Turc dans son cueur, et pour s'y en retourner, se desrobe d'ici, va à Venise, se remesle aus Turcs, reprenant son voiage.

Pourtant on ne se moque pas impunément des choses les plus sacrées. Giuseppe est de nouveau fait prisonnier et pour que cette fois cet « homme de force inusitée et soldat fort entendu en la marine » ne s'échappe plus, il est « bien attaché et garroté » au banc d'une galère génoise⁷ où il sert encore lorsque Montaigne se fait raconter son histoire en mai 1581.

Si le texte ne dit pas comment on a su la vérité sur le compte de Giuseppe, c'est que la procédure juridique des tribunaux inquisitoriaux était bien

⁶Montaigne, *Oeuvres complètes*, éd. Albert Thibaudet et Maurice Rat. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, pp. 1099-1342, ici pp. 1268-1269.

⁷Montaigne dit « Genevois » au lieu de « Génois », voir la note p. 1708 dans l'édition citée (note précédente).

connue des contemporains de Montaigne.⁸ C'est devant ces gens sévères que le renégat endurci a dû être convaincu d'apostasie renouvelée et puni en conséquence.

L'Inquisition avait les moyens, musclés au besoin, pour faire apparaître la vérité, mais elle n'était pas infaillible pour autant. Le cas de Giuseppe le montre bien. Une première fois il réussit si bien à faire semblant qu'il trompe tout le monde en se disant toujours chrétien et il est solennellement réintégré au sein de l'Eglise.⁹ Lorsqu'il est capturé de nouveau, les choses sont simples et claires, puisqu'il avait récidivé et prouvé ainsi qu'il était incorrigible et entendait rester « Turc dans son cœur ».

Avec les textes germanophones qui nous intéressent ici nous sommes dans un autre monde. L'esclave des récits en langue allemande est protestant, il vient des côtes de la mer du Nord et de la mer Baltique, rarement des régions protestantes à l'intérieur du pays.¹⁰ Son Eglise ne connaît pas de tribunaux inquisitoriaux qui tentent par tous les moyens de sonder les cœurs. S'il y a un inquisiteur pour lui aussi, il est à l'intérieur de lui-même, c'est sa conscience. Chaque croyant doit sonder son propre cœur.

⁸Voir à ce sujet le maître-livre de Bartolomé et Lucile Bennassar. *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats XVI^e et XVII^e siècles*. Paris, Perrin, 1989. Le cas de Giuseppe ne figure pas dans la liste des procès dont ils ont analysé les actes, voir pp. 476-480.

⁹Excepté peut-être sa mère? Lorsqu'elle revoit son fils si longtemps perdu, elle a un choc auquel elle ne survit guère: « [Giuseppe] vint en ce lieu et en la maison qui est vis-à-vis de cele où je loge : il entre, et rencontre sa mere. Elle lui demande rudement qui il étoit, ce qu'il vouloit, car il avoit encore ses vestemens de matelot, et estoit estrange de le voir là. Enfin il se faict conètre, car il estoit perdu depuis dix à douze ans, embrasse sa mere. Elle aiant faict un cri, tombe toute esperdue, et est jusques au landemein qu'on n'y conessoit quasi pouint de vie, et en estoit les medecins du tout desesperés. Elle se revint enfin et ne vescu guiere depuis, jugeant chascun que ceste secousse lui accourisit la vie. »

¹⁰C'est le cas des héros des récits fictifs, Keßler et Kühn (cf. note 17 et 27). Pour les frères Wolfgang (cf. note 17), originaires d'Augsbourg, leur appartenance religieuse n'a pas encore pu être définie avec une totale certitude, mais le fait que leur père avait rempli une fonction au tribunal protestant qui réglait les affaires matrimoniales ne laisse guère de doutes : les fils ont dû être protestants eux aussi. Le seul catholique parmi les esclaves germanophones qui ont laissé un récit est Franz Ferdinand von Troilo, un noble de la Haute Silésie, capturé en 1669 alors qu'il rentrait de son pèlerinage en terre sainte, et retenu esclave à Alger (*Orientalische Reise-Beschreibung/ Wie er Zu dreyen unterschiedenen mahlen nach Jerusalem/ von dannen in Egypten auff den Berg Sinai/ und ferner nach Constantinopel sich begeben/ auff der letzten Rück-Reise aber von See-Räubern gefangen/ nach Algier in die Barbarey gebracht/ zwey mahl verkaufft/ und durch Gottes wunderbare Schickung zu Ende des 1669. Jahres wiederumb erlöset worden [etc.]*. Dresden, Melchior Bergen, 1677).

Si l'on tient compte des autres différences fondamentales qui séparent les deux Eglises chrétiennes, on peut s'attendre à ce que les cérémonies de retour comme celles qui ont été célébrées pour Guiseppe, et tout ce qui les entoure – le rachat, la publication des récits – se présentent aussi tout autrement. Pour vérifier cette thèse, nous allons nous appuyer sur le corpus des textes germanophones et aussi sur quelques textes d'autres nations protestantes, comme les récits d'esclaves anglais et hollandais. Une analyse exhaustive du sujet qui serait à entreprendre dans l'avenir devrait tenir compte également des témoignages scandinaves.¹¹ Elle serait à confronter un jour – et nous espérons que ce jour ne se fera pas trop attendre – à ce qui nous manque encore, c'est-à-dire à l'analyse d'ensemble des récits de pays catholiques comme l'Espagne, l'Italie et la France.

* * *

Minimalisme protestant. – L'organisation hiérarchique de l'Eglise catholique ne laissait rien au hasard, elle prenait bien soin des captifs en terre barbare. Elle était présente sur place et offrait aux fidèles des services religieux réguliers. Pour permettre un jour le rachat, les ordres des Mercédaires et des Trinitaires avaient été spécialement créés pour collecter les fonds nécessaires et ramener au bercail les brebis enlevées par les ennemis de la foi.¹²

Le protestantisme par contre se définit par un minimalisme institutionnel. Il compte sur l'initiative individuelle des croyants dotés du sacerdoce universel. La vie religieuse des captifs protestants pouvait profiter de la présence de consuls de pays nordiques, dans la maison desquels un service avait lieu,¹³ ou de rencontres fortuites, comme c'est le cas pour Hark Olufs qui, au

¹¹Par exemple le récit de Lars Diderich, esclave au Maroc, *Sandfaerdig Fortaellelse Om De Christnes ynkværdig Slaverie udi Barbariet, i saer hos den Maroccanske Keyser, med noget angaaende Folkets Religion, Regierings-Form, Skikke og Leve-Maade, etc.* Kiøbenhavn 1756.

¹²Dans les pays germanophones, les moines rédemptoristes n'ont développé leurs activités qu'en Autriche; ils s'y sont implantés à partir de 1688, après avoir fondé dans le nord de l'Europe un premier couvent en Pologne, et leurs activités ont dû cesser à peine un siècle plus tard. Voir pour plus de détails l'article de Moritz Gmelin. « Die Trinitarier oder Weißspanier in Oesterreich, und ihre Thätigkeit für Befreiung christlicher Sklaven aus türkischer Gefangenschaft », in *Österreichische Vierteljahresschrift für katholische Theologie* 10 (1871), pp. 339-405.

¹³Kühn profite de l'arrivée d'un pasteur suédois, qui contrôle d'abord ses connaissances du catéchisme avant de le confesser et de lui donner la communion, voir Ruhe (cf. note 5), p.

nom du bey de Constantine, doit rendre service à l'expédition de Hebenstreit et reçoit en retour un livre piétiste que Hebenstreit lui fait parvenir de Saxe.¹⁴ Si en 1708, le traducteur du livre de La Faye pense devoir plaindre dans sa préface les protestants emportés dans l'enfer barbaresque parce qu'ils sont privés de tout secours spirituel,¹⁵ il exagère pour la bonne cause qui est de provoquer davantage de générosité. Car nous savons p. ex. grâce aux recherches récentes de Gérard van Krieken qu'à cette époque le consul néerlandais « organisait le culte tous les dimanches dans sa maison où chaque esclave était le bienvenu » et que les Etats-Généraux laissèrent un pasteur payé par La Haye officier à Alger jusqu'en 1749 même quand il n'y avait pas de prisonniers néerlandais, « parce qu'ils se sentaient responsables des esclaves protestants originaires de l'Allemagne et des pays scandinaves. »¹⁶

Le rachat était ou bien l'affaire d'initiatives individuelles – des parents rassemblant la somme exigée, comme c'est le cas pour les frères Wolfgang,

198. Wilhelm Friderich Ravn a la chance d'être retenu comme esclave avec une bonne partie de l'équipage du navire qui était venu au Maroc pour négocier un traité de paix au nom de la couronne danoise ; sous l'effet de la captivité, le groupe assiste aux sermons et célèbre les fêtes religieuses avec plus de ferveur qu'au Danemark (*Wilhelm Fridrich Ravns des mit den Königlich-Dänischen Schiffen im Jahr 1751 nach der Stadt Saphia im Marockanischen abgegangenen Cassirers zuverlässiger Bericht von dem was während seiner Gefangenschaft in Marocko vorgefallen nebst andern die Person des dort regierenden Fürsten und seine Lebensart betreffende Nachrichten*, Kopenhagen/ Leipzig, 1754).

¹⁴Voir l'édition de Martin Rheinheimer, *Der fremde Sohn. Hark Oluf's Wiederkehr aus der Sklaverei*, Neumünster, Wachholtz Verlag, 2001, *Nordfriesische Quellen und Studien* t. 3), pp. 165-166: « dann sobald der Doctor Hebenstreit in Sachsen angekommen, sandte er Speners Reise-Postill, worinnen er forne seinen nahmen mit dem Wunsche meiner Befreyung geschrieben, über Livorno und Algier nach Constantine. » Il s'agit du livre du fondateur du piétisme luthérien Philipp Jakob Spener *Reise-Postille, Aus zwey Jahrgängen von 1678 und 1679 gehaltenen Predigten zusammengetragen*, Frankfurt/ Leipzig, 1715.

¹⁵« Jedoch wer ist unglücklicher in solchen mit Recht benahmten Vor-Höllen als die Protestanten, deren doch nicht eine geringe Anzahl daselbst um Erlösung seufftzen als welche aller Geistlichen Hilfe beraubet auch in der letzten Todes-Stunden sonder äusserlichen Zuspruch dahin fahren müssen [...] » *Allerneuester Zustand/ der Africanischen Königreiche Tripoli, Tunis Und Algier. Von einem gelehrten Jesuiten/ Bey verrichteter Slaven-Lösung/ Mit allerhand sonderbahren Merckwürdigkeiten auffgezeichnet/ Zu einem Anhang Des vormahls allhier gedruckten Schauplatzes Barbarischer Slavery auß dem Frantzösischen übersetzt/ und mit einer Vorrede versehen Von M. V.** [= Ludwig Friedrich Vischer]. Hamburg 1708, p. 2 (« Vorrede »). Il s'agit de la traduction du livre de La Faye *Etat des royaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis et Alger, contenant l'histoire naturelle et politique de ces pays*. Rouen 1703, réédité à La Haye en 1704.*

¹⁶Gérard van Krieken. *Corsaires & marchands. Les relations entre Alger et les Pays-Bas 1604-1830*. Paris, Bouchène, 2002, p. 137.

graveurs sur cuivre d'Augsbourg¹⁷ – ou le fruit d'initiatives collectives entreprises au profit de la profession la plus menacée par les corsaires, les marins.¹⁸ A cette fin avait été créée une institution spécifique aux ports de la mer du Nord et de la Baltique: la caisse des esclaves (Sklavenkasse).¹⁹ La première de ces caisses fut fondée en 1624 à Hambourg pour faire face aux prises de plus en plus fréquentes de navires hambourgeois par des corsaires. Ce fut la première caisse sociale obligatoire en Allemagne. Avant leur départ en mer, tous les marins devaient payer leur contribution. Par des collectes dans les églises, dans lesquelles des figurines en bois représentant des esclaves qui, mains jointes, rappelaient leur devoir aux fidèles,²⁰ on a essayé d'augmenter

¹⁷Andreas Matthäus und Johann Georg Wolfgang, *Reisen und wunderbare Schicksale zweyer in die Algierische Leibeigenschaft gerathenen Brüder, Kupferstecher in Augsburg ihrer Seltenheit wegen dem Drucke überlassen, von dem Sohne eines derselben*, s. l. (Augsburg?), 1767, pp. 23-24. – Dans deux cas, la somme rassemblée pour le rachat n'arrive pas à destination. L'identité des noms fait que les « 800 Marck » que le père de Hark Olufs avait envoyés pour libérer son fils sont utilisés au profit d'un marin de Brême. Dans le cas de Johann Friedrich Keßler, l'argent collecté par sa mère a été volé après sa mort par le curateur (*Reisen zu Wasser und zu Lande, nebst der Geschichte meiner traurigen Gefangenschaft zu Algier, der Sitten und Gebräuche der Mauren und einer getreuen Uebersicht der vorzüglichsten Merkwürdigkeiten Spaniens, besonders der Stadt Madrid, ihrer Palläste, Klöster, öffentlichen Plätze, Anstalten etc. und des jetzigen spanischen Militärs, mit steten Rückblicken auf die historische und politische Verfassung Spaniens*. Leipzig, Erdmann Ferdinand Steinnacker, 1805).

¹⁸Les protagonistes de nos récits ont souvent retrouvé leur liberté par eux-mêmes, ou bien parce que des conquérants européens sont tout près et leur facilitent la fuite – c'est le cas de Sturmer à Tunis au XVI^e siècle et de Berndt près d'Oran en 1838 –, ou bien parce que les Européens sont victorieux, comme les Français en 1830 à Alger où Pfeiffer était retenu, ou en 1837 à Constantine où Schlosser servait comme artilleur. Hark Olufs a un sort tout spécial: généreusement rémunéré par le bey de la même ville en 1735, ce sont ses prouesses et de longues années de bons services qui lui valent la liberté. Les autres sont rachetés, chacun suivant une autre formule: pour les frères Wolfgang, c'est leur famille qui paie la rançon. Le bien fictif Keßler, après deux tentatives de rachat avortées (sa mère meurt à peine l'argent réuni, le curateur le vole ; la tentative de rachat par les Maltais n'aboutit pas non plus), doit sa liberté aux rédemptoristes devant lesquels il se présente comme catholique modèle (voir Ruhe [cf. note 5], p. 200). Le non moins fictif Kühn doit la sienne à la caisse des esclaves de Hambourg et à une collecte dans sa ville natale. La rançon de Jacobsen est payée par un commerçant anglais qui agit sur la demande de l'armateur du bateau avec lequel Jacobson avait fait naufrage devant les côtes marocaines.

¹⁹Cf. Ernst Baasch. *Die Hansestädte und die Barbaresken. Mit einem Anhang*. Kassel, Brunnenmann, 1897, en particulier p. 202 sqq., et Günter Sachse. *Es waren Räuber auf dem Meer. Die Hamburgische Sklavenkasse*. München, C. Bertelsmann, 1986, en particulier la reproduction et la transcription de documents pp. 132-151.

²⁰On peut toujours en voir dans le musée de l'Histoire de Hambourg (Museum für Hamburgische Geschichte), cf. la photo dans le livre de Sachse (pour le titre voir la note précédente), p. 25. Dans les églises des prières pour la libération des esclaves retenues en Turquie et en Berberie ont été régulièrement dites, à Lübeck jusqu'en 1829, cf. Carl Wehrmann: «

les réserves de la caisse. D'autres villes de la Hanse comme Lübeck (1627)²¹ ont suivi cet exemple ou ont essayé de le faire.²² La caisse de Lübeck a dû intervenir la dernière fois en 1805. Celles de Hambourg et de Brême existent encore aujourd'hui, transformée en fondations sociales.²³

La ville et l'Eglise agissaient en commun. La ville devait veiller à protéger son commerce et avait grand intérêt à faire revenir ceux qui étaient partis sur ses bateaux, car comme le chercheur polonais Edmund Cieslak l'a souligné à juste titre pour le port de Gdansk, « les marchands craignaient que les matelots, laissés aux mains des pirates, ne pussent s'engager à leur service pour capturer les bateaux dantziqois » et profiter de leurs connaissances « des secrets et des habitudes du commerce maritime de Gdansk ».²⁴

L'Eglise protestante coopère, l'intérêt de son soutien est clair: le rachat devait libérer le chrétien des dangers qui menaçaient le salut de son âme en terre musulmane. Pour contrôler si le but avait été atteint quand le racheté revenait dans sa ville, elle ne connaissait pas d'institution juridique tels que « les tribunaux du Saint Office, cette excroissance du papisme détesté ».²⁵

Trop parler nuit. – Quand on parcourt les textes à la recherche de détails dans une description des cérémonies qui ont entouré le retour du captif, on constate avec surprise un silence presque général. Seul fait exception un récit

Geschichte der Sklavenkasse », in *Zeitschrift des Vereins für Lübeckische Geschichte und Altertumskunde* 5 (1884), pp. 158-193, ici p. 161.

²¹Voir la publication de Wehrmann (note précédente).

²²Dantzig aussi a essayé de fonder une caisse des esclaves, à l'imitation de celle de Hambourg, mais a finalement échoué, cf. pour plus de détails les recherches de Edmund Cieslak : « Les pirates d'Alger et le commerce maritime de Gdansk au milieu du XVIII^e siècle », in *Revue d'histoire économique et sociale* 50, 1 (1972), pp. 110-125.

²³Elles entretiennent chacune un asile pour vieux marins, pour Hambourg cf. Sachse (cf. note 19), p. 130. La caisse d'esclaves de Brême a cessé ses activités seulement en 1838. Elle avait été gérée par la fondation « Haus Seefahrt », qui continue toujours ses activités sociales pour les marins âgés, cf. Ingrid Hielle : « Alte Seefahrer und solidarische Bürger », in *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 295, 19. 12. 1998, p. 15.

²⁴Cieslak (cf. note 22), p. 115.

²⁵Bennassar (cf. note 8), p. 150. Sur le chemin du retour, les esclaves allemands échappent à l'emprise de l'Inquisition parce qu'ils passent tous par la France et remontent de Marseille vers l'Allemagne. Pour les protestants qui sont tombés entre les mains de l'Inquisition aux XVI^e et XVII^e siècles et pour lesquels existent encore les dossiers du procès voir Bennassar, pp. 140-150, 178-188.

qui a aussi cette autre particularité exceptionnelle d'être un texte fictif. Il décrit une cérémonie que nous connaissons aussi des récits anglais.²⁶

Un certain Johann Michael Kühn y raconte ses quatorze ans d'esclavage à Alger.²⁷ Rentré en 1739 dans sa ville natale de Gotha juste au moment où est fêté Noël, ses premiers pas le dirigent vers l'église où un service est en train d'être célébré. Il en profite pour remercier Dieu de l'avoir sauvé. Puis, pour assurer le salut de son âme, il s'adresse pour se confesser au très méritoire diacre de la cathédrale, « Magister Avenarium », homme pieux et courageux qui le prépare à la cérémonie qui a lieu deux semaines plus tard. Devant les fidèles réunis à l'église le dimanche, est lue alors une déclaration dans laquelle Kühn affirme ne s'être jamais écarté de la foi chrétienne²⁸ et remercie ceux qui ont contribué à sa rançon – seule cette partie est citée textuellement –, et il reçoit la communion. Puis, pour rappeler au lecteur une dernière fois combien il a été un protestant infallible pendant son long esclavage, Kühn cite le cantique qu'un domestique du consul hollandais à Alger lui aurait permis de copier. Généreux comme il est, il nous en reproduit les dix-sept strophes (pp. 405-407).

Si l'esclave allemand est protestant, il l'est toujours sans ostentation. Même les textes rédigés avec l'aide d'un pasteur comme ceux de Olufs ou de Jacobsen ne présentent que les expressions de gratitude envers Dieu que l'on peut attendre de la part d'un esclave rescapé. Si seul le héros du texte de Kühn se distingue par son manque de retenue et sa ferveur, c'est que nous sommes avec lui dans la fiction et dans une fiction plutôt de bas étage où charger ne peut jamais nuire. L'auteur anonyme qui parle au nom de Kühn profite p. ex. du fait que l'esclave libéré doit traverser la France alors qu'il rentre dans son pays, pour lancer des flèches à l'adresse des voisins catholi-

²⁶Margo Todd, « A Captive's Story: Puritans, Pirates, and the Drama of Reconciliation », in *The Seventeenth Century* 12 (1997), pp. 37-56.

²⁷Johann Michael Kühn, *Merckwürdige Lebens- und Reise-Beschreibung worinnen nicht nur Dessen Schiffahrten nach Grönland und Spitzbergen, Strat Davis, denen Canarischen Insuln und Lissabon erzehlet, sondern auch seine darauf erfolgte Algierische Gefangenschaft und Vierzehnjährige Slaverey, in derselben mitgethane Caper-Fahrten und darbey ausgestandene Gefährlichkeiten, Nebst besonderen Erzehlungen vom Wallfisch-Fange, Slaven-Stande in Algier, wie auch Sitten und Gebräuchen derer Inwohner daselbst, letztlich noch Dessen endliche Rantzionirung, Reise durch Franckreich nach Hamburg, und Ankunfft in seinem Vaterlande, aufrichtig beschrieben werden, von dem Autore selbst aufgesetzt, und dem Publico mitgetheilet* durch P. I. G.. Gotha, Johann Paul Mevius, 1741.

²⁸« [...] die Gemeinde durch nachgesetzte Formul versichert wurde, daß ich von dem Christlichen Glauben in meinem Leben nie abgewichen, [...] », p. 403.

ques d'outre-Rhin dont certains veulent bien lui donner de la nourriture à condition qu'il se convertisse et dont quelques autres le chassent à coup de pierres lorsqu'il veut prier dans leur église avec un groupe de ses compagnons.²⁹ Si l'ambition de cette écriture ne vole pas haut, elle n'est pas à mésestimer pour autant. Nous devons, au contraire, être reconnaissant qu'elle existe. Car elle insiste et est explicite là où l'on ne trouve ailleurs que discrétion.

Les autres récits d'esclavage n'évoquent pas de cérémonie comparable – nous savons grâce à des documents contemporains qu'elle a bien eu lieu pour Hark Olufs avant son mariage sous la forme d'une confirmation³⁰ –, mais à analyser ces textes, on voit bien que leurs auteurs écrivent dans le même but de se laver du soupçon d'apostasie. Ce qui devait être professé explicitement dans les cérémonies publiques, se lit en filigrane dans ces textes grâce à des traces implicites. Elles se trahissent par l'excès.

Trop gratter cuit. – Durant sa fuite hors de Tunis, pris par les troupes de Charles Quint, Sturmer³¹ se dit musulman, mais son accent peu turc éveille les soupçons. Il est questionné une première fois et explique qu'il s'est converti depuis longtemps, les circonstances l'ayant exigé, selon le dicton «Necessitas frangit legem» (Nécessité fait loi). Il ajoute, comme pour s'excuser, qu'en se disant musulman, c'est-à-dire un juste («gerechtt»), il n'a pas renié sa foi chrétienne, puisque «nous sommes tous justes dans notre foi, car le vrai justificateur (der rechte Gerechtmacher) est le Christ, notre Seigneur». Sturmer joue astucieusement avec le mot «juste» et réussit ainsi à se 'justifier' grâce au juste des justes, Jésus-Christ lui-même.

²⁹Le premier incident a lieu à Roanne (p. 398 sq.), c'est d'ailleurs un converti protestant qui essaie de convertir Kühn. Le second incident a lieu à Orléans (p. 400).

³⁰Cf. Knut Jongbohn Clement, *Der Lappenkorb von Gabe Schneider aus Westfrisland, mit Zuthaten aus Nord-Frisland*, Leipzig, Verlag von Wilhelm Engelmann, s. d. [1847], pp. 207-261, en particulier pp. 223-226. Voir aussi Rheinheimer (cf. note 14), p. 85 sqq.

³¹Le récit a été édité par Anne-Barbara Ritter, «Ein deutscher Sklave als Augenzeuge bei der Eroberung von Tunis (1535). Untersuchung und Edition eines unbekanntes Reis eberichts aus dem Jahr 1558», in Ernstpeter Ruhe, *Europas islamische Nachbarn. Studien zur Literatur und Geschichte des Maghreb*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1993, pp. 187-231.

Avec quelqu'un d'une telle habilité,³² on ne s'étonne pas de le voir aussi s'en tirer quand les choses se corsent. Les mots n'ont pas suffi pour calmer les doutes, Sturmer doit livrer la preuve indubitable de sa circoncision à un imam qui l'emmène à l'écart pour l'inspecter de près. Sturmer est effrayé, mais se rassure, car il se souvient qu'en Espagne, il y a quelques années déjà de cela, un serpent bipède lui avait mordu le prépuce. Il en porte donc les traces justement là où les Turcs se font circoncire. Comme quoi, prévoit-il, « souvent une mauvaise oeuvre peut profiter à la fin. »³³ En effet, l'imam voit le signe qu'il cherchait et s'exclame: « Par Dieu, par Dieu, il est musulman, il est circoncis. » (Waalâhi, billâhi, müsülmandir, kesildi ; Sturmer transcrit « Wollachey billachey muselmander kesly. »). Dieu l'a aveuglé, dit Sturmer, puis ajoute avec une franchise étonnante: « Je dois travailler ici avec du fil un peu gros, mais je dois me confesser en bonne et due forme, si jamais je veux être absous. Qu'on ne m'en tienne pas rigueur. »³⁴ Soupçon injustifié de la part de l'imam contre soupçon également injustifié de l'autre: Sturmer craint que l'imam ait bien compris la vérité et le trahisse un jour, mais il verra par la suite qu'il n'en est rien. Plus tard, lorsque il tombe entre les mains de deux maures, est forcé de leur donner ses vêtements et se dénude, la vérité leur apparaît – le « signum » leur paraît trop grand –. Sturmer est mené dans un champ pour être tué. Mais Dieu qu'il invoque toujours dans des moments difficiles intervient et le sauve en faisant passer deux anges gardiens, deux hommes qui avaient assisté au contrôle de l'imam et jurent qu'il est musulman.

Sturmer définit lui-même la fonction de son récit: c'est une confession dont il attend l'absolution. Elle n'est pas faite au moment de son retour de Berbérie, mais un quart de siècle plus tard (1558), à la fin d'une bonne partie de sa vie lorsqu'il est au plus bas. Par ses propres erreurs, il a tout perdu, ses

³²Sturmer sait donner aussi des notes humoristiques à son récit. Quand il se cache dans un buisson pour pouvoir s'enfuir, son maître le cherche et l'appelle: « Olyman Gauor! » C'est dans notre langue allemande: « Injuste Allemand! », car ils s'appellent justes dans leur foi et nous injustes. Mais le Olyman Gauor ne bougeait dans sa cachette et priaît Dieu. » (*ibid.*, p. 208)

³³« [...] dan nich hatte einen Hinterhaltt, wie dan offters ein böses Werck zum Gutten gereichett. Algo gienge mir es auch, dan für ettlichen Jahren wahr ich in Hispanien von einem bösen zwey füssigem Wurme gebissen an der Fürhautt, da sich die Türken beschneiden lassen. » (*ibid.*, p. 211).

³⁴« Also verblendett ihme Gott die Augen durch das Mittell. Ich spinne hier was grob, ich mus aber rechtt beichten, soll ich anders geabsoluierett werden. Man halte mir es gleichwoll zu gutte. » (*ibid.*).

biens, sa femme, ses amis. Et il prie Dieu à la fin de le relever comme il a fait pour Job aussi. Son vœu d'être absous par son récit ne s'adresse donc pas, comme on aurait pu le croire de prime abord, à son pasteur ou aux membres de sa paroisse, mais directement à Dieu.

L'insistance avec laquelle Sturmer revient sur ses problèmes prépuceux est assez éloquente en elle-même. Il y avait des circoncisions mal faites qui prêtaient « à contestation », comme dans les cas dont parlent les Barrassar (p. 35). Plus Sturmer parle de son petit bout de chair abîmé, plus c'est la morsure de son serpent espagnol qui devient suspecte.

Hark Olufs, l'homme de confiance du bey de Constantinople, choisit la méthode inverse. Il raconte beaucoup de choses sur ce qui s'est passé pendant sa vie auprès du bey, quelquefois avec force détails, p. ex. en ce qui concerne la fortune changeante pendant les campagnes contre le bey de Tunis, comment il a réussi à survivre grâce à des ruses et a finalement emporté la victoire. D'autres événements par contre sont rapportés en quelques mots, surtout le long pèlerinage pour lequel le bey part à la Mecque en 1732, accompagné d'un très grand nombre de personnes (Olufs parle de 6000 mille).³⁵ Tout ce qu'Olufs retient de ces treize mois de déplacement à travers la Libye et l'Égypte sont trois détails, les problèmes d'eau qu'ils ont eus en traversant le désert, la visite de la source « Il me Sim Sim » à la Mecque où Hagar avec son fils aurait manqué d'eau – c'est un renvoi au récit que l'on trouve dans le premier livre de Moïse (21, 14-20) – et le fait que le bey porte désormais le titre de « Hatje » (c'est le saint, traduit-il).³⁶ Sur la Mecque, comment il a pu y pénétrer sans être musulman et sur ce qu'il y a fait il ne nous dit pas un traître mot. Silence éloquent s'il en est, involontairement éloquent parce qu'un petit détail a échappé à sa vigilance, la source sainte Zemzem qui se trouve dans l'enceinte même de la Kaaba. S'il l'a vu, c'est qu'il a été pèlerin parmi les pèlerins.³⁷

³⁵Ed. Rheinheimer (cf. note 14), pp. 167-168.

³⁶*Ibid.*, p. 168.

³⁷Un autre esclave allemand, soldat capturé en 1604 pendant la guerre contre les Hongrois, parti en voyage avec son maître de Constantinople jusqu'au Yémen, en Palestine et à Damas a été un siècle plus tôt déjà à la Mecque et décrit la même source qu'il appelle « Zemzem May ». Il donne la traduction du nom (« das heißt : heiliges Wasser ») et explique que les Turcs remplissent des bouteilles de cette eau sainte pour les rapporter à Constantinople, cf. Johann Wild. *Reysbeschreibung eines Gefangenen Christen Anno 1604*. Stuttgart, Steingrüben Verlag, 1964 (*Bibliothek Klassischer Reiseberichte*), pp. 118-119.

Cette fissure exceptée, Olufs a tout fait dans son récit pour se présenter comme un chrétien, avec les réactions d'usage, sans plus. L'islam est pour lui une « fausse religion » (p. 151), et quand il est fait prisonnier par le bey de Tunis Bo Aziz et qu'Elgia, la fille du bey,³⁸ vient lui poser des questions sur la religion chrétienne, il profite, bon protestant qu'il est, du reproche d'Elgia selon lequel les chrétiens adorent des sculptures en bois et des images peintes pour se démarquer des catholiques. Jamais il ne parle de pression exercée sur lui pour devenir musulman. Seulement à la fin il y a comme un rappel de cette situation classique des récits. Lorsque le bey de Constantine, au moment du départ, lui parle de la chance qu'il avait eue de devenir musulman et dont il n'a pas profité - Olufs ne dit rien de sa réponse -, ce n'est plus que le regret d'un homme très âgé qui voit partir quelqu'un qu'il aimait visiblement bien et auquel il ne refuse pas sa bénédiction.

Insister, revenir instamment sur certains points, être laconique sur d'autres – tout peut être traître et déconstruire un récit qui avait été bâti autour d'une lacune. Comblée ou non, elle finit par fissurer la belle construction apologétique. Sturmer, l'esclave de galère, et Olufs, personnage haut placé dans l'immédiat entourage du bey, ont été tous les deux renégats quoi qu'ils veuillent suggérer leurs récits. La religion protestante attendait d'eux la confession de leurs méfaits. Ils vont assez loin dans ce sens. Sturmer avoue qu'un petit dommage dans sa chair avait été causé par la luxure. Olufs confesse des homicides, ceux qu'il avait exigés le combat ou ceux qu'il impliquait la haute responsabilité dont l'avait chargée le bey et qu'il compte parmi ses aventures de guerre ou parmi « les autres petits débats »;³⁹ il regrette particulièrement le meurtre, sur l'ordre du bey, de deux maçons. Ils avaient été chargés d'emmurer une bonne partie du trésor de leur maître et il fallait à tout prix les empêcher de trahir la cachette.⁴⁰

Avec ces aveux quelque peu défectueux, nos deux anciens esclaves semblent avoir retrouvé la paix avec leur foi : Olufs fut confirmé à l'église de son

³⁸Olufs parle par erreur de « la femme » du bey, voir le commentaire de Rheinheimer (cf. note 14), p. 114.

³⁹*Ibid.*, p. 164: « Diese Avanturen waren die vornehmsten von denen, so im Kriege vorkamen; was die übrige kleine Debatten betrifft, so ist es viel zu weitläufig, solche anzuführen. Dann viele habe ich auf Ordre massacrirt und viele ohne Ordre, indem mir in den letzten Jahren alles anvertrauet wurde, und ich vollkommene Macht über Leben und Tod hatte. »

⁴⁰*Ibid.*, pp. 164 -165.

île. Sturmer est même devenu pasteur à la fin de sa vie ;⁴¹ une telle carrière, qui a de quoi surprendre aujourd'hui, était possible depuis la Réforme de Luther qui permettait l'accès à la fonction ecclésiastique à des gens peu instruits,⁴² la vocation étant plus importante que l'érudition.⁴³

Les pasteurs rédacteurs. – Parmi les vies hors du commun des personnes qui nous intéressent ici, celle de Hark Olufs a été la plus exceptionnelle. La réception particulièrement fertile de son récit jusqu'à aujourd'hui en est un parfait écho. Le fait le plus intéressant pour notre propos commence après la mort d'Olufs en 1750 et se prolonge jusqu'au milieu du XIX^e siècle : le récit s'enrichit. Dans les éditions de la deuxième moitié du XVIII^e siècle sont intercalés quelques passages, et 50 ans après la dernière édition de 1796 un chercheur rapporte encore des épisodes dont avait parlé Olufs et que l'on se racontait encore dans sa famille.

Dans les éditions qui paraissent après le décès d'Olufs, à la fin des quelques lignes sur le pèlerinage à la Mecque dont nous avons déjà parlé, a été ajoutée cette phrase : « Quand le bey faisait ses dévotions à la mosquée ou église turque, il me confiait à porter son épée et ses babouches ou pantoufles jusqu'à ce qu'il ressorte. »⁴⁴ La remarque reflète les soupçons quant à la fermeté religieuse d'Olufs en terre islamique. Qu'ils aient bel et bien existé, c'est ce que montre l'épisode dont on se souvenait encore au siècle suivant.⁴⁵ Après la confirmation à l'église pour laquelle Olufs s'était présenté d'ailleurs dans ses habits turcs et enturbanné, le père avait reproché au pasteur d'avoir fait chanter le cantique dont 15 strophes commencent par un insistant « Tu dis : Je suis chrétien ! » (« Du sagst : Ich bin ein Christ ! »). L'apostrophe du chant s'adresse en principe à tous les croyants et les incite à faire un examen de conscience, mais dans la situation précise, des lignes comme celles qui disent : « Est-ce que tu as tenu l'alliance avec Dieu, ne l'as-tu pas trahie sou-

⁴¹C'est l'hypothèse qu'avance l'éditrice et pour laquelle elle a de bons arguments, cf. Ritter (cf. note 31), pp. 191-192.

⁴²Ce que Sturmer n'était pas, les qualités de son récit manuscrit le prouvent assez.

⁴³Voir Ritter (cf. note 31), p. 192 et les références qu'elle cite en note.

⁴⁴« Wenn er seine Andacht in der Mahomedanischen [richtig müßte es heißen: Moschee] oder Türkische Kirche hielt, wurde mich sein Schwerdt und Pampuscher oder Pantofflen anvertraut zu tragen, bis er wieder heraus kam. ». Rheinheimer (cf. note 14), p. 126 cite le passage dans son commentaire d'après la copie manuscrite d'un imprimé.

⁴⁵Cf. Clement (cf. note 30), p. 224

vent dans le passé ? »⁴⁶ pouvaient facilement être comprises comme un reproche. Prémédité ou non, le coup avait porté, les remontrances du père le prouvent.

Si le pasteur en service dans l'île n'a peut-être pas porté Olufs dans son cœur, son confrère, qui a rédigé le récit,⁴⁷ a visiblement opté pour la crédibilité d'Olufs. Aller à la Mecque est pour lui une curiosité parmi d'autres, elle est évoquée en quelques lignes. Pour répondre aux doutes que le rédacteur ne partage pas, la stratégie reste la même : ne pas faire trop de mots, juste une petite remarque comme quoi Olufs est toujours resté en dehors de la mosquée. Ce qui devait montrer, s'il en était besoin, qu'il s'était tenu et était tenu à distance de l'islam. Pourtant un dernier doute reste : est-ce que le dey n'avait pas tout simplement laissé son esclave dehors parce qu'il devait garder l'arme et les babouches du maître, certainement très précieuses toutes les deux ?

Le retour de Joseph. – Le pasteur rédacteur du récit a d'autres intérêts que celui de se pencher outre mesure sur une telle problématique. Comme ses confrères qui ont couché par écrit des récits de captivité, il annonce dès les premières lignes par la bouche d'Olufs l'intérêt qui l'anime : rapporter des faits extraordinaires qui, certes, sont dignes de l'être en tant que tels, mais qui le sont surtout parce qu'ils prouvent combien Dieu guide merveilleusement les hommes et qu'il peut même, quand il lui plaît, rendre charitable un non-chrétien.⁴⁸

Le but édifiant est clairement annoncé dès le départ. La vie rapportée dans la suite sert d'exemple, elle vérifie la thèse – c'est selon cette formule simple et efficace que sont structurés bien d'autres récits.

⁴⁶Cf. le texte cité en entier par Rheinheimer (cf. note 14), pp. 90-92, ici p. 90 : « Hast aber du gehalten auch den Bund, den du mit Gott gemacht in jener Gnaden-Stund ? Hast du ihn nicht vorlängst gar oft und viel gebrochen ? ».

⁴⁷Le nom du pasteur Otto Riese n'apparaît que sur la page de titre de la dernière édition de 1796. Rheinheimer, p. 102 sqq. avance des arguments qui font de Riese l'auteur vraisemblable du texte.

⁴⁸*Ibid.*, p. 147: « [...] die seltsame Begebenheiten, so mir wiederfahren, ihrer Merckwürdigkeit wegen mögen in die Feder gefaßt und dem Drucke überlieffert werden, damit selbige hinkünftig zu einem Beweise dienen könnten, wie wunderbarlich Gott die Kinder der Menschen führe, und daß er auch nach seinem Wohlgefallen, das Hertze eines Unchristen zur Barmhertzigkeit neigen könne. »

Si Jürgen Jacobsen, esclave au Maroc de 1799 à 1803, dit s'être fait aider par le pasteur de sa paroisse uniquement pour corriger les fautes de son texte, sa formation scolaire étant plutôt lacunaire, il n'oublie pas d'évoquer à la fin de la préface l'exemplarité de sa vie qui peut servir de preuve pour certaines vérités religieuses.⁴⁹

Le récit de Hans Nicol Fürneisen passe par les plumes de deux pasteurs. Le premier prend note de ce que raconte le rapatrié lorsqu'il revient en 1719 après sept années de captivité à Alger et à Constantinople ; le deuxième se sert de ce document non publié pour composer en 1845, 125 ans plus tard, une biographie qui a pour double but de montrer, d'un côté, qu'un jeune artisan sans fortune et sans protecteur peut tirer profit de voyages lointains, et de l'autre et surtout de livrer la preuve qu'un vrai chrétien reste inébranlable même exposé aux dangers les plus terribles et aux plus grandes tentations.⁵⁰ Le texte qui suit est particulièrement édifiant, émaillé de prières que Fürneisen dit, agenouillé dans les situations les plus périlleuses, ainsi que de cantiques qu'il chante pour remercier Dieu de l'avoir merveilleusement protégé.

Pour terminer l'histoire aventureuse de leurs protagonistes, les récits aiment revenir à l'orientation religieuse des introductions. Olufs formule une courte prière. Jacobsen est plein de gratitude envers Dieu qui lui a permis d'arriver à bon port. A ceux qui viennent de s'émouvoir de la vie de Fürneisen, l'auteur recommande de s'y regarder comme dans un miroir et de se demander si l'on est aussi inébranlable et ferme dans sa foi comme l'avait été le jeune boucher du siècle passé.

Le côté exemplaire des récits ne pouvait pas mieux être souligné à la fin que par des comparaisons avec des figures bibliques. Sturmer, victime de tant

⁴⁹Jürgen Jacobsen: *Beschreibung meiner unglücklichen Seefahrten in einer Zeit von 17 Jahren, meiner Schicksale während vierjähriger Gefangenschaft in Afrika und nachher ausgestandener Gefahren; nebst Bemerkungen über Afrika's Einwohner und deren Sitten*. Flensburg: Gerhard Christoph Jäger, 1821, p. VI: « [...] daß es gut sey, den Höchsten stets kindlich zu fürchten, und nicht in dem Vertrauen zu wanken, er könne aus jeder Gefahr erretten, und seine Hülfe sey uns dann am nächsten, wenn die Noth am größten ist: – das sind Wahrheiten und Lehren, für deren unbezweifelte Gewißheit, meinen Wünschen gemäß, die nachstehende Beschreibung mehrere Beweise liefert. »

⁵⁰Hans Nicol Fürneisen. *Der Türken-Sklave Hans Nicol Fürneisen aus Geschwenda im Fürstenthume Schwarzburg-Sondershausen*, bearbeitet von A. H. A. Hatham. Zweite verbesserte Auflage. Arnstadt: F. Meinhardt, [1845]. C'est grâce à Salvatore Bono que j'ai eu connaissance de ce récit qu'il avait découvert dans la Staatsbibliothek de Berlin. Son étude intitulée «La schiavitù di Hans Nicol Fürneisen ad Algeri e Istanbul (1712-1719) » est sous presse.

de revers de fortune, espère que Dieu saura le rémunérer comme il le fit avec « le cher Job » (« wie der dem lieben Job thatte. », p. 226). Hark Olufs évoque Jacob quand il parle de son père qui comme Jacob portait le deuil de son fils disparu et eut la joie de le voir revenir. S'il se souhaite à lui-même de pouvoir se garder du mal comme le fit Joseph, il fait confiance aux lecteurs et attend d'eux qu'ils complètent d'eux-mêmes la comparaison qui donne une idée de l'assurance du personnage. Joseph vendu par ses frères dans la « Aegyptiaca servitus » était devenu un personnage haut placé auquel le pharaon avait donné pleins pouvoirs, comme Olufs le s reçut du dey dans les dernières années de son service (« vollkommene Macht über Leben und Tod », 164). Tout comme Joseph avait sauvé le pays de la famine, Olufs avait été victorieux dans des guerres contre les ennemis du dey. Et si Joseph avait pu accumuler des richesses en vivres qu'il partageait généreusement aussi avec sa famille, les richesses qu'Olufs rapportait dans son île ont également profité à la famille qu'il a fondée en rentrant chez lui.⁵¹

Cent ans plus tard, tout est bouleversé par la conquête d'Alger. Du coup est changée aussi la référence au sort de Joseph dont une autre facette est mise en avant maintenant. Simon Friedrich Pfeiffer, esclave promu médecin du ministre des finances du dey, fait tout pour opérer et soigner le maximum de soldats blessés du dey lorsque la ville est attaquée par les troupes françaises. Lorsqu'il apparaît dans les hôpitaux de fortune qu'il a organisés à la hâte, les malades, pour exprimer leur gratitude, recourent à la comparaison du chirurgien avec « Jusuf-ben-Israel », le Joseph des chrétiens. Comme Allah aurait envoyé Jusuf comme esclave en Égypte pour qu'il devienne le bienfaiteur et

⁵¹Selon Rheinheimer (cf. note 14), p. 75, Olufs aurait été marié une première fois pendant sa captivité à Constantine (« Beim Tod des Beys wollte er zu seinem Schwager fliehen, bei dem er zu diesem Zwecke 1000 Ducaten deponierte und dem er versprach, ihm, wenn es irgendwie möglich seine Schwester zuzuführen - übrigens eine durchaus islamische Art der Ehescheidung. Die Heirat deutet auf jeden Fall auf eine erhebliche Integration in Nordafrika, [...] »). Le texte a été mal compris: Olufs ne parle pas de son beau-frère auquel il veut amener sa soeur (qui serait donc sa propre femme de laquelle il aurait voulu se séparer), mais il se réfère à un des frères des femmes du dey auquel il avait promis qu'il lui amènerait sa soeur lorsque le bey mourrait (voir p. 172a pour le texte danois: « til en af mine Naadige Fruers Broder », et p. 172b pour la traduction allemande: « zu einem meiner gnädigen Frauen Broder », p. 172). Olufs avait expliqué au début de son récit que le bey avait deux femmes (voir ibid. pour le texte danois: « tvende Fruer », et pour la traduction allemande: « zwey Weiber », p. 140).

le sauveur de milliers d'Égyptiens, Allah aurait fait venir Pfeiffer en esclavage chez eux pour qu'il sauve les nombreux blessés du dey.⁵²

La ville tombe, Pfeiffer est libre comme le seront quelques années plus tard les esclaves allemands retenus à Constantine ou dans l'ouest du pays auprès d'Abd-el-Kader.⁵³ Lorsqu'ils rédigent leurs récits, on ne trouve plus trace de la problématique religieuse. Certaines gens semblent avoir regretté de voir disparaître ainsi un genre littéraire utile à leurs fins, comme le montre le cas du pasteur, qui, en 1845, tira de l'oubli l'histoire de Fürneisen, vieille de plus d'un siècle, pour en faire un modèle du genre édifiant. Le petit livre a si bien correspondu au goût du public visé qu'au bout de quatre semaines la première édition était déjà épuisée, comme nous l'apprend le pasteur dans la préface de la deuxième édition. Il n'y en aura pas d'autres. Après le dernier sursaut déjà fortement empreint de nostalgie, l'histoire du genre dans les pays germanophones est définitivement terminée.

⁵² « [...] Gott hat dich sicher nur deswegen in die Sklaverei kommen lassen, daß du nun unser Retter bist! Ebenso, wie er auch einst seinen Knechte Jusuf-ben-Israel als Sklave nach Aegypten kommen ließ, daß er der Wohlthäter und Retter vieler Tausende werden sollte! » Simon Friedrich Pfeiffer. *Meine Reisen und meine fünfjährige Gefangenschaft in Algier*. Dritte verbesserte und mit einem Nachtrage, « die Bewohner des Staates Algier » vermehrte Auflage. Giessen, Richer'sche Buchhandlung, 1834, p. 218.

⁵³Cf. les récits de Wendelin Schlosser, *Reisen in Brasilien und Algier, oder Lebensschicksale Wendelin Schlossers, zuletzt gewesen Bombaschia und Löwenwärters des Achmed Bey von Constantine.*, Erfurt, Hennings und Hopf, 1839, et de Johann Carl Berndt, *Abdelkader oder drei Jahre eines Deutschen unter den Mauren. Nebst einem Anhang von Darstellungen und Erklärungen maurischer Sitten, Gebräuche, Sprüchwörter, Redensarten u. s. w.*, Berlin, Nicolaische Buchhandlung, 1840. Pour ces textes voir aussi notre article cité plus haut (note 5).